

Questions de styles L'article scientifique (4)

Hervé Laroche
ESCP Europe

Dans les débats sur les articles scientifiques (pour un exemple récent, voir Tourish, 2020), les questions liées à l'écriture sont souvent envisagées d'une manière large, comme tout ce qui est lié à la production de textes scientifiques. Le *writing* est vu comme une facette de l'activité académique. Si le style est souvent commenté et pris comme un symptôme révélateur des problèmes liés au *writing*, ce niveau d'analyse est rarement abordé en tant que tel. Dans cet article, je me focalise sur les caractéristiques spécifiques du langage utilisé (vocabulaire, tournures de phrases, etc.) dans les écrits scientifiques. C'est un aspect particulier de l'écriture (*writing*) telle que la notion est utilisée dans les textes que je mentionnerai.

Je commencerai par établir les spécificités du style académique. Pour cela, je résumerai très brièvement les apports des spécialistes du langage et en particulier de cette discipline particulière qu'est l'*academic writing* (Hyland, 2008). L'enjeu est de dégager la norme langagière qui régit l'écriture scientifique. Il sera alors possible d'examiner en quoi le style académique est ou non adéquat et dans quelle mesure il est critiquable. Même si l'on peut penser que les mécontents se manifestent davantage que les satisfaits, il est clair que les critiques sont nombreuses et virulentes. Pour résumer, elles dénoncent le caractère contourné de l'écriture académique. Fait surprenant, ces dénonciations n'ont rien de récent. Encore plus curieusement, elles débouchent sur un fort consensus quant aux remèdes à adopter pour corriger les défauts ou prévenir les excès engendrés par la norme langagière : il faudrait revenir à un style simple. Une solution simple et consensuelle : mais alors, pourquoi donc ces aménagements ne se sont-ils pas imposés ? Je discuterai cette énigme en avançant que c'est peut-être le remède qui est lui-même inadéquat.

J'ai choisi de raisonner directement sur les textes scientifiques en anglais, puisque c'est aujourd'hui notre problème principal. Il n'y a aucune raison de penser que les problèmes se posent d'une manière fondamentalement différente pour le français, même si certains exemples que je mentionnerai sont intimement liés à la langue anglaise. Il reste que les lecteurs du *Libellio*, francophones d'origine pour la plupart, rencontrent des difficultés spécifiques du fait d'avoir à écrire en anglais. J'examinerai la question de la domination linguistique de l'anglais dans un article ultérieur.

Le style académique

Personne ne sera surpris : le style académique n'est pas seulement un niveau de langage élevé qui se distinguerait avant tout du langage parlé. C'est un style qui a ses propres caractéristiques, que les sciences du langage ont analysé en détail et sous de multiples angles (Rinck, 2010). Sans prétention à l'exhaustivité, listons ses caractéristiques les plus manifestes.

L'effacement énonciatif. L'auteur est tenu de s'écarter devant l'objet étudié. Il n'est présent que de manière secondaire dans le texte. Des règles de discrétion lui imposent de minimiser ses apparitions et d'éviter la première personne.

La nominalisation. Le style académique adore les noms et méprise les verbes. Plutôt que d'utiliser des propositions, il fabrique des chaînes de noms (par exemple : « *a systems orientation* » plutôt que « *an orientation that focuses on the analysis of systems* ») (Biber & Gray, 2010).

La compression. La nominalisation compresse les expressions et leur signification, comme dans l'exemple ci-dessus. C'est souvent le contexte qui va permettre d'attribuer le sens à une expression concentrée au point d'en devenir ambiguë. Un lecteur non averti pourra comprendre « *patient behavior* » comme « *a behavior marked by patience* », alors que le spécialiste saura qu'il s'agit en fait de « *patient's behavior* » (Biber & Gray, 2010).

La voix passive. Elle est largement préférée à la voix active. On écrira « *empathy is experienced more strongly for intragroup members than it is for outgroup members* » plutôt que « *intragroup members experience empathy more strongly than outgroup members* » (Billig, 2013). La formulation passive est préférée parce qu'elle met l'accent sur la variable étudiée, *empathy*, qui est l'objet de la recherche.

L'abstraction. La résultante de ces pratiques stylistiques est un discours d'un haut niveau d'abstraction. Dans l'exemple suivant, la formulation de la première phrase est si abstraite que les auteurs l'ont en quelque sorte traduite dans la seconde phrase.

Whereas intergroup anxiety is by now an established mediator of intergroup contact and cross-group friendship, the present study also sought to explore cognitions of rejection as a cognitive mediator predicted by cross-group friendship, and predictive of intergroup anxiety, as well as a range of attitudes towards the outgroup. Specifically, we propose that people with cross-group friends cease to expect outgroup members to reject their attempts at contact and friendship. (Barlow *et al.*, 2009, p. 391, cité in Billig, 2013, p. 189)

Pourquoi la seconde formulation ne vient-elle pas en premier (la phrase abstraite étant par exemple introduite par *in other terms*) ? Pourquoi même les auteurs ne se contentent-ils pas de la seconde formulation ? Je reviendrai plus loin sur cet exemple.

Une dernière caractéristique intéressante a trait à la manière selon laquelle les énoncés sont présentés. Le texte scientifique visant à établir un statut épistémique des énoncés (certain/incertain, possible/probable, etc.), il fait un grand usage de nuances (« *hedges* : *it suggests, to some extent, etc.* »), de renforcements (« *boosters* : *certainly, strongly, etc.* ») et de connecteurs (« *connectors* : *thus, nonetheless, etc.* ») (Hyland, 2008).

Ces constats valent pour tous les champs scientifiques, mais ils doivent être nuancés selon les disciplines. Il est d'usage notamment d'opposer les sciences naturelles et les sciences sociales. Par exemple, l'effacement énonciatif est plus marqué dans les sciences naturelles, alors que dans les sciences sociales et les humanités, l'auteur est

d'avantage présent. Les formulations visant à nuancer ou à affirmer les énoncés sont bien plus fréquentes dans les sciences sociales. Dans ces domaines, les énonciations sont souvent introduites par des verbes à connotation subjective (« *say, suggest, argue...* ») alors que des verbes suggérant l'objectivité dominent dans les sciences naturelles (« *report, describe, show...* ») (Hyland, 2008).

Une bonne manière de saisir les règles qui gouvernent l'anglais académique (et au-delà, le style académique) est de consulter les innombrables manuels d'*academic writing* destinés aux étudiants. Les travaux que ceux-ci doivent produire dans leurs études doivent en effet adopter ce style. Pour qui voudrait atteindre un niveau académique plus élevé, la référence est semble-t-il Swales & Feak (2012) qui s'adresse spécifiquement aux doctorants – alors que les manuels visent en général des *bachelors* qui doivent produire des essais dans le cadre de leur cours. Les passionnés pourront entrer dans les productions propres à la discipline dénommée *academic writing* (voir par exemple le *Journal of English for Academic Purposes*).

Nous, chercheurs, avons appris à écrire cette langue particulière. Le plus souvent, c'est par socialisation et imitation que nous avons acquis ces compétences linguistiques, et non à travers un enseignement explicite. L'usage que nous faisons de ces compétences produit cependant, selon certains, des textes de mauvaise qualité.

Excès, critiques, solutions : osons la simplicité ?

Tout récemment, la violente charge de Dennis Tourish (Tourish, 2020), dénonçant *The Triumph of Nonsense in Management Studies*, a suscité de nombreuses réactions (certaines enthousiastes, d'autres indignées). La piètre qualité de l'écriture des articles n'est qu'un des aspects de la dénonciation de Tourish, mais le jugement est sévère :

Most papers in mainstream journals are formulaic, cautious, dull, and unreadable. (Tourish, 2020, p.101)

Dans un livre précédant son article, Tourish ironisait durement :

[There are] four golden rules for academic writing these days. Firstly, never use a short and familiar word where a long and unfamiliar one will do [...] Secondly, never use one word when you can stretch to four [...] Thirdly, bamboozle people with jargon, big words and plenty of well-known names [...] Fourthly, fresh metaphors, humour and irony wake people up, and are therefore your enemy. (Tourish, 2019, p. 150)

Mais la charge de Tourish n'est que la dernière d'une longue série de plaintes déplorant le conformisme de l'écriture (Van Maanen, 1995), l'expression lourdement figée (« *wooden writing* » : Dane, 2011) ou les textes sans saveur (« *hygienic texts* » : Pullen & Rhodes, 2008). Ceci ne vaut pas que pour les revues dominantes. Les approches dissidentes (*critical management studies*), selon certains de leurs membres éminents, tombent dans les mêmes travers (Grey & Sinclair, 2006). Le fléau semble de toute façon largement dépasser les *management studies* et concerner l'ensemble des sciences sociales (Billig, 2013 – voir Laroche, 2017 pour un compte-rendu dans le *Libellio*). En fait, ce



serait une sorte de gangrène générale. Comme le dit sans détour le psychologue de renommée mondiale Steven Pinker : « *Academics stink at writing* » (Pinker, 2014). Le phénomène n'aurait de plus rien de récent : comme le rappelle Billig, les excès du jargonage scientifique sont dénoncés depuis longtemps. Même William James, en son temps, se lamentait du caractère abscons du vocabulaire que son rival Wilhelm Wundt imposait à la psychologie naissante.

Tout le monde semble donc d'accord sur presque tout, depuis longtemps :

1. Les articles sont généralement très mal écrits, obscurs, jargonneux, et par suite ennuyeux.
2. Il est impératif d'encourager une écriture simple, claire, facilement accessible au lecteur.

Les propositions de Pinker (2015) résument assez bien ce consensus général. Pinker recommande un « bon » style (qu'il appelle style classique) en opposition au style trop souvent pratiqué, qu'il qualifie de *self-conscious*, ou encore *relativistic, ironic or postmodern style*. Dans ce second style, dit Pinker, l'auteur est avant tout préoccupé de lui-même :

The writer's chief [...] concern is to escape being convicted of philosophical naiveté about his own enterprise. (Pinker, 2015, p. 30)

Le style classique, au contraire, place le lecteur au centre de l'écriture :

The guiding metaphor of classic style is seeing the world. The writer can see something that the reader has not yet noticed, and he orients the reader's gaze so that she can see it for herself. (Pinker, 2015, p. 29)

Le tableau suivant décline les différences entre les deux styles en illustrant les excès du style *self-conscious* : l'abus du métadiscours, le narcissisme professionnel, et la préférence pour l'abstraction.

<i>Self-conscious style</i>	<i>Classic style</i>
<i>(metadiscourse)</i> This chapter discusses the factors that cause names to rise and fall in popularity.	What makes a name rise and fall in popularity?
<i>(professional narcissism)</i> In recent years, an increasing number of psychologists and linguists have turned their attention to the problem of child language acquisition. In this article, recent research on this process will be reviewed.	All children acquire the ability to speak a language without explicit lessons. How do they accomplish this feat?
<i>(abstraction)</i> Participants read assertions whose veracity was either affirmed or denied by the subsequent presentation of an assessment word.	We presented participants with a sentence, followed by the word TRUE or FALSE.

Tableau 1 – *Self-conscious style versus classic style* – adapté de Pinker, 2015

Cet idéal du bon style est également celui de Sword (2012). Il se résume bien dans l'exemple suivant, dans lequel le « mauvais » exemple est tiré d'un article publié :

<i>Mauvais style</i>	<i>Bon style</i>
The capacity of a decision unit to induce innovation implementation within an adoption unit is crucial to organizational success. Risk and complexity are characteristics of innovation that can lead to resistance within organizational adoption units. Communication costs, types of power, and communication channels are structural characteristics that can be used by a decision unit to overcome this resistance. The interaction of these factors can determine the degree of successful innovation implementation within organizations.	Organizations thrive on change; however, many employees resist new ideas that they perceive as too risky or complex. Successful managers break down such resistance by communicating with staff clearly and strategically.

Tableau 2 – Bon et mauvais style - adapté de Sword, 2012

Billig, enfin, attaque violemment ce qu'il nomme le style dépeuplé et offre au vent ses « souhaits murmurés » (« *Whispers in the wind* ») :

Use simple language and avoid technical terms as much as possible.
 Reduce the number of passive sentences in your writing.
 Write with action sentences rather than nominally.
 Populate our texts – write about people rather than things – and use extended examples.
 Avoid writing as if you are the sales representatives of our semantic products.
 Don't fall in love with your technical terms, because, as we know, love can make you blind.
 Treat all these recommendations as either guidelines or aspirations, but not as rigid rules. (adapté de Billig, 2013, pp. 213-215)

Dans nos disciplines, l'idéal proposé est tout à fait similaire. C'est ce que montre l'analyse exhaustive des recommandations faites aux auteurs par les *editors* de vingt revues classées par le *Financial Times* sur les dix dernières années (2010-2019) (onze revues de *management studies* et neuf revues d'autres disciplines). Les instructions sont données aux contributeurs soit directement dans les *Guides for Authors*, soit indirectement dans les éditoriaux des *editors* et parfois dans des séries spéciales de conseils aux auteurs. L'analyse de ce matériau montre très clairement que les *editors* mettent explicitement en garde les auteurs contre les dérives du jargon et les excès de l'obscurité savante. Quelles que soient les disciplines et les orientations épistémologiques des revues, ils préconisent une langue simple et précise, la plus lisible possible. Pinker, Billig ou Sword n'y trouveraient rien à redire. En voici un exemple caractéristique, tiré de *Administrative Science Quarterly (ASQ)* :

Each manuscript should contain one key point, which the author should be able to state in one sentence [...] We're looking for manuscripts that are well argued and well written. By well argued we mean that the argument is clear and logical; by well written we mean that the argument is accessible and well phrased. Clear writing is not an adornment but a reflection of clear thinking. (ASQ, 2013, p. 499)

Je propose de rassembler sous l'étiquette « style contourné » les différentes dénominations attribuées au « mauvais » style, puisque ces analyses critiques convergent fortement. Symétriquement, je désignerai par « style simple » le style prôné par ces mêmes critiques et par tous les *editors*, à l'instar de celui d'*ASQ*.

Que se passe-t-il donc ? Les auteurs ne suivraient-ils pas les conseils des *editors* ? Ceci ne manque pas d'intriguer, dans un système *publish or perish* qui, ainsi que Tourish – mais bien d'autres aussi – le dénonce, contraint les chercheurs à se plier à toutes

les exigences pour « passer » leurs articles. Mais pourquoi les auteurs tiendraient-ils donc tant à écrire de manière contournée ? Est-ce par goût ou par ignorance ? Les auteurs formés à l'*academic writing* dès leur entrée en *bachelor* dans les cursus anglo-saxons oublieraient-ils leurs acquis une fois admis dans la *graduate school* ? Et les Français, qui n'ont pas de cours d'écriture académique mais qui ont été assommés de citations de Boileau et de Descartes, seraient-ils des cancre ou des rebelles ?

Ou bien faut-il penser que, tout en recommandant un style clair, les *editors* encouragent en fait, par leurs décisions concrètes, un style contourné ? Pour Tourish (2019, 2020), si l'écriture est à ce point épouvantable, c'est la faute, d'une part au processus de *reviewing*, qui détériore le texte plutôt qu'il ne l'améliore, et, d'autre part, à l'excessive exigence de théorisation, qui conduit à une expression prétentieuse. C'est d'ailleurs sur ces deux aspects qu'il fait porter ses recommandations. Néanmoins, il exprime clairement que la balle est dans le camp des chercheurs :

Despite the institutional pressures that are exerted on us, we still have a great deal of agency in what we research and how we write. We should exercise it more and conform less, for our own sakes, and more importantly, for the benefit of the societies in which we live. (Tsui, 2019 cité in Tourish, 2020, p. 107)

Tourish, pour révolté qu'il soit, rejoint en cela Patriotta (2017) qui, on l'a vu, faisait porter la charge de l'innovation sur les auteurs (Laroche, 2020a).

Dans une réaction – ou plutôt, un prolongement – à l'article de Tourish, Schwartz (2020), notant que le problème est ancien, connu, et dépasse très largement le seul champ des *organization studies*, insiste sur la nécessité d'un changement institutionnel profond et appelle à une réflexion collective réunissant les principaux acteurs :

Rather than focus on individual authors, we need institutions, editors, and publisher-based changes; that is field-level forced change. (Schwartz, 2020)

C'est également dans les caractéristiques institutionnelles profondes que Billig voit la source des maux de l'écriture. La compétition exacerbée qui règne au sein de l'univers académique pousse les chercheurs à un entrepreneuriat et un marketing permanent de leurs idées qui nourrit les dérives du style. La formation doctorale est également un facteur de conformisme profond. Enfin la multiplication des « approches » concurrentes (*tribes within tribes*) cherchant à assurer leur survie conduit à l'auto-référence, à la sur-spécialisation du langage, à la réification des concepts. L'accumulation convergente de ces logiques institutionnelles laisse peu d'espoir de changement, et c'est d'une manière désabusée, on l'a vu plus haut, que Billig formule ses recommandations (comme des « murmures » confiés au vent).

Dans cet écart ancien et persistant entre la norme affichée et les pratiques constatées, on peut certainement voir le signe d'une causalité complexe. Les logiques institutionnelles décrites par Tourish et Billig sont puissantes. Le processus de *peer-review* et l'exigence de théorisation, pointés par Tourish, et la structuration des disciplines en approches, chapelles ou « salons », signalée par Billig, sont des logiques intimement liées dans leur influence sur l'écriture scientifique. Dans les articles précédents composant cette série, j'ai suggéré que les *reviewers* étaient « imparfaits » et se fiaient pour une part significative à des signes de qualité scientifique plus qu'ils ne recherchent des démonstrations substantives de ces qualités. J'ai aussi suggéré que ces *reviewers* (et *editors*) jouaient un rôle important de gardiens à l'entrée des « salons », avec pour mission de filtrer les entrées dans les conversations théoriques qui s'y déroulent. Dans un tel système, il est facile de voir en quoi le recours à un

style contourné (tel qu'il a été défini précédemment) peut servir, bien mieux qu'un style simple, à envoyer aux *reviewers* et *editors* les signes attendus ; à démontrer l'allégeance à la doctrine du salon ; à promouvoir les contributions dont l'ensemble du salon pourra se prévaloir pour montrer la fécondité et le dynamisme de son approche ; et à dissuader toute comparaison ou rapprochement avec d'autres salons, actuels ou passés, de manière à maintenir un monopole local garantissant l'existence académique des membres du salon.

Il n'y a guère de doute : le système institutionnel contemporain, même s'il affiche une aspiration au style simple, encourage de fait le style contourné. Faut-il donc se résigner à attendre un changement institutionnel substantiel pour espérer voir le style des articles sortir des ornières ? Peut-on compter, avant cela, sur la marge de liberté dont disposent les acteurs pour obtenir des améliorations ? Et si l'on imagine que les changements institutionnels se réalisent, peut-on espérer dès lors voir les articles reflourir ? Est-ce que cela suffira pour libérer les talents modestes et discrets qui n'aspirent qu'à pratiquer le style simple ?

On peut hélas en douter : les exemples abondent de textes désolants produits dans des temps autres et par des auteurs qui n'étaient en rien soumis aux pressions actuelles. Les *French theorists* qui ont tant de succès outre-Manche et outre-Atlantique, et qui sont les cibles des railleries de Tourish (2019, 2020), n'étaient pas dans le même monde que les chercheurs en management – ni d'ailleurs dans la même position au sein du monde académique. C'est librement qu'ils ont produit ces textes épouvantables. Idem pour Freud qui, selon Billig (2013), est passé d'un style simple et direct dans ses premières études de cas à un style abstrait et obscur dans ses écrits ultérieurs. Et William James se désolait déjà du jargonage s'installant dans sa discipline toute naissante. Il semble raisonnable de penser que les logiques institutionnelles actuelles ne font qu'entretenir, et sans doute accentuer, un phénomène qui leur préexiste et n'a pas besoin d'elles pour prospérer. Les *management studies* ont-elles un temps échappé à ce fléau ? Tout le monde semble le croire, mais cela reste à démontrer en dépit des exemples séduisants mais isolés exhibés par les uns et les autres.

Incidemment, certains (e.g. Parker, 2014) invoquent « l'insécurité sociale » du chercheur en management comme un facteur d'adoption du style contourné. Incertain de la légitimité de sa discipline, le chercheur en management surjouerait les codes langagiers des disciplines établies. C'est également ce que dit Billig de la psychologie sociale. Quoiqu'il en soit, l'argument ne mène pas bien loin : si, en phase de jeunesse disciplinaire, le chercheur imite le style contourné des disciplines reconnues, alors il n'a aucune raison de changer de style une fois la maturité venue, puisque l'institutionnalisation accomplie apporte son lot de mécanismes perpétuant ce style contourné.



Pour sortir de ces circularités, peut-être faut-il laisser un instant de côté les facteurs institutionnels et, avant d'en appeler à l'*agency* des individus, se demander pourquoi le style simple ne s'impose pas, plutôt que se demander pourquoi le style contourné continue de régner. Une solution proposée par tous mais perpétuellement en vain mérite d'être examinée de plus près, surtout quand elle est qualifiée de simple et se pare d'atouts trop évidents. Un style simple, vraiment ? J'examinerai tout d'abord cette simplicité du point de vue cognitif, à la lumière de l'apprentissage de l'écriture scientifique par le chercheur. On verra alors qu'elle nécessite en fait un surcroît d'apprentissage. Ensuite je m'interrogerai sur la question de la précision. La simplicité semble en contenir la promesse, d'une manière quelque peu populiste, par opposition aux sophistications d'expression dénoncées sous le nom de jargon. Et si c'était là une fausse promesse, et, pire encore, une fausse question ?

Le difficile apprentissage de la simplicité

C'est presque une histoire zen : je suggère que la simplicité serait en fait un suprême raffinement accessible uniquement à l'issue d'un long apprentissage et d'un dur labeur.

Comment écrit-on sur le monde qu'on étudie ? Le chercheur débutant fait d'abord comme tout le monde : il parle des entités concrètes qui peuplent ce monde, selon une ontologie naturelle (qui, on le sait, n'a rien de naturel en substance, mais qui est celle tenue pour naturelle par la personne). Appelons le mode d'écriture correspondant mode I centré sur les agents, ou plus simplement mode « agents ». Une première étape, fondamentale, de l'apprentissage scientifique consiste à prendre des distances vis-à-vis de cette ontologie naturelle, notamment en adoptant d'autres ontologies peuplées d'entités différentes. Ce ne sont plus des entités concrètes qui occupent dès lors le devant de la scène, mais des concepts et/ou des variables, prises dans des agencements complexes définis par les théories. Dans son apprentissage, le chercheur apprend ainsi que le réel n'est pas directement ce qui importe. Ce qui compte, ce sont les concepts. À la limite, le réel n'est qu'un prétexte pour faire de la science. Il change alors de mode d'écriture et passe d'un mode centré sur les agents concrets à un mode centré sur les concepts (mode II ou mode « concepts »). Mais, derrière les concepts, il y a des auteurs, qui ont élaboré ou font parler ces concepts, et qu'on fait parler à leur tour pour utiliser et discuter ces concepts. Le chercheur modifie encore son mode d'écriture pour adopter un mode centré sur les auteurs (mode III ou mode « auteurs »¹). L'accès à ce monde des auteurs est l'ultime étape de l'apprentissage du chercheur. L'enjeu suivant est d'entrer lui-même dans ce monde des auteurs.

En pratique, bien sûr, le trajet est plus compliqué et présente certainement des variations importantes selon les chercheurs, les disciplines, etc. Il reste que le chercheur a appris à écrire selon des manières inaccessibles aux non-chercheurs, des modes qui lui permettent d'accéder aux enjeux qui le concernent désormais : les concepts et les auteurs. Le mode centré sur les agents concrets est devenu pour lui un mode non scientifique, inutile, voire inadéquat, en dehors de brèves sections descriptives de ses articles.

Hélas, au terme de ce parcours long et difficile, le chercheur va découvrir que, s'il a à peu près fini son apprentissage ontologique, il a encore à apprendre en termes d'écriture. En s'attaquant à la publication d'articles, il comprend douloureusement que le mode « auteurs » est en fait, dans l'écriture, largement déconsidéré. Son emploi trahit le novice à coup sûr. Il réalise que le mode requis pour convaincre est en fait

1. J'emploie le terme de mode pour réserver « style » à l'opposition style contourné/style simple, mais on pourrait tout aussi bien parler de style centré agents, centré concepts, centré auteurs — comme on parle par exemple de style direct ou style indirect.

le mode « concepts » – s’exprimer directement en termes abstraits, évoluer dans un monde de concepts et de variables. Curieusement, le mode « agents » est également apprécié, à condition d’être bien aligné sur le mode « concepts ». L’exemple suivant, déjà cité, traduit bien ce point :

Whereas intergroup anxiety is by now an established mediator of intergroup contact and cross-group friendship, the present study also sought to explore cognitions of rejection as a cognitive mediator predicted by cross-group friendship, and predictive of intergroup anxiety, as well as a range of attitudes towards the outgroup. Specifically, we propose that people with cross-group friends cease to expect outgroup members to reject their attempts at contact and friendship. (Barlow et al., 2009, p. 391 ; cité in Billig, 2013, p. 189)

La première phrase est en mode « concepts » ; la seconde, en mode « agents », est présentée comme une traduction de la première : la subordination envers le niveau des concepts est clairement affirmée.

Le mode « auteurs », lui, est limité à certaines sections et certaines circonstances. Il est indispensable, mais constitue le moindre degré de la hiérarchie stylistique en vigueur. C’est du moins la hiérarchie que l’on peut repérer dans la plupart des articles de revues, et c’est celle qui préside au style contourné en usage. Le mode « concepts », en effet, dérive facilement vers le jargonage, l’excès d’abstraction, l’hermétisme, et la réification. Billig (2013) insiste, lui, sur le monde « dépeuplé » que nous présente ce type d’écriture privilégiant concepts et variables.

Sous l’angle de cette typologie des modes, en quoi consiste le mode simple recommandé par Pinker, Billig, Sword et, en fait, à peu près tout le monde ? Il s’agit essentiellement de redonner une place première au mode « agents », sous la condition toutefois que celui-ci ne procède pas d’un prosaïsme naïf et demeure sous contrôle conceptuel strict. Le mode « concepts » vient en second : il est indispensable mais il faut le limiter en raison des risques qu’il comporte. Le mode « auteurs », lui, demeure le moins prisé (bien qu’inévitable).

	Apprentissage	Style contourné	Style simple
1	Mode III « auteurs »	Mode II « concepts »	Mode I « agents »
2	Mode II « concepts »	Mode I « agents »	Mode II « concepts »
3	Mode I « agents »	Mode III « auteurs »	Mode III « auteurs »

Le point clef de cette réflexion est que, dans l’apprentissage académique, l’itinéraire cognitif du chercheur conduit « naturellement » vers le style contourné, parce que la hiérarchie des modes y est plus proche de sa trajectoire d’apprentissage. Le style contourné exige cependant un renversement hiérarchique important. Là est d’ailleurs la difficulté spécifique de l’apprentissage de l’écriture académique, en sus de la formation du raisonnement scientifique. Le style simple exige un autre renversement, particulièrement difficile puisqu’il revient à réhabiliter une forme d’expression (le mode « agents ») dont le chercheur a dû péniblement se déprendre.

Ainsi, contrairement à ce que l’on tend à croire, le style simple est plus sophistiqué, cognitivement, stylistiquement, que le style contourné. Il n’est simple qu’en apparence : sa maîtrise exige un surcroît d’effort. Ce constat va dans le sens inverse du reproche couramment fait aux auteurs, qui est de compliquer à plaisir leur expression. En adoptant le style contourné, les auteurs, en fait, économisent leurs efforts. Le style contourné est facile pour tout le monde, à l’exclusion des novices. Le

style simple est plus exigeant. Il dépasse les limites et les ressources de la plupart. En tout cas, il leur demande des efforts qui, à ce stade de la carrière (alors qu'on est suffisamment reconnu pour être déjà auteur, *reviewer*, et peut-être même *editor* – au moins *guest editor*) apparaissent superflus.

La persistance du style contourné trouve là une explication cognitive et non institutionnelle (même si bien entendu les logiques institutionnelles ne disparaissent pas pour autant). Le remède qui se dégage naturellement de cette analyse serait d'inclure l'écriture académique comme un élément spécifique et important de l'apprentissage du métier de chercheur – à un niveau évidemment bien plus élevé que l'*academic writing* des manuels. L'écriture y serait envisagée non pas comme un ensemble de règles générales plus ou moins arbitraires, encore moins comme un art de l'ornement, mais plus fondamentalement comme une composante d'un apprentissage épistémologique. En cela, elle serait directement complémentaire de la formation méthodologique. Le jeune chercheur apprendrait ainsi différentes manières de parler du monde et surtout prendrait conscience de leurs ontologies implicites et de leurs implications. Il apprendrait ainsi, notamment, à « *gérer le risque des acteurs abstraits* » (Dumez, 2013, pp. 12-17) et à éviter de peindre des mondes « dépeuplés » (Billig, 2013). Je précise ici que, si j'ai beaucoup insisté sur les dangers liés au fait d'écrire en mode « concepts », il est clair que les autres modes sont porteurs de risques spécifiques qu'il importe d'analyser et de prévenir.

Osons plutôt l'ambiguïté

L'un des arguments les plus forts en faveur du style simple est que, au-delà des seules questions de confort de lecture ou de facilité de communication, le style contourné ne remplit pas ses promesses de rigueur et de précision et qu'il engendre des déviations de sens dangereuses, telles que la réification. C'est un point longuement développé par Billig (2013) qui dénonce notamment la fausse précision du langage spécialisé :

One standard defence for the use of jargon is that social scientists define their concepts, but ordinary speakers do not, as if definitions are the vital ingredient for being precise. However, the existence of definitions is no guarantee that technical concepts are going to be used consistently, or even in accord with their definition. Sometimes, the definitions seem to be largely ritualistic, providing a display of precision rather than its actual practice. (Billig, 2013, p. 75)

Ailleurs, il note que nombre de termes spécialisés sont en fait définis de manière vague, voire pas définis du tout. Ces termes semi-techniques permettent aux chercheurs de transformer les activités qu'ils observent en objets obéissants aux règles de leur propre monde scientifique.

Enfin, les chercheurs ne se privent pas de jouer sur les connotations en langage ordinaire des termes conceptuels qu'ils ont forgés. C'est même un talent académique que de choisir des mots évocateurs (*coining*) pour en faire des concepts qui, au-delà de leur sens technique, bénéficieront d'un surcroît de sens lorsqu'ils seront lus ou entendus par le public. L'épithète *significant*, lié au concept statistique précisément défini de significativité, est en fait souvent utilisé de manière à bénéficier du poids de la notion ordinaire de *significant*, soit : important.

Les linguistes ne sont pas en reste : comme on l'a mentionné plus haut, ils montrent que, derrière la précision apparente, le langage scientifique est remarquablement ambigu (Biber & Gray, 2010), du fait de l'usage immodéré des nominalisations, de la compression des expressions, de l'usage de mots, de liaisons vagues, etc.

Le raisonnement implicite en faveur du style simple semble être celui-ci : puisque les promesses de précision et de rigueur du style contourné ne sont pas tenues, alors revenons à la simplicité et rapprochons-nous du langage naturel. Nous y gagnerons en clarté, en accessibilité, sans pour autant perdre en précision et en rigueur.

Je soutiendrai que, si la critique du style contourné est globalement fondée, cette conception du style simple est erronée et les espoirs placés en elle sont voués à être déçus. Premièrement, le langage naturel n'a rien du paradis promis par les promoteurs du style simple. Deuxièmement, le problème de l'écriture scientifique, et surtout dans la forme article, n'est pas tant la précision que la cohérence. L'ambiguïté (le manque de précision) est avant tout un ajustement du texte pour satisfaire l'exigence de cohérence. Celle-ci doit de plus se réaliser sous contrainte de concision (en fait, un ensemble de contraintes de rédaction – voir les *dix commandements* dans l'article précédent – Laroche, 2020b). Le langage scientifique permet de faire cet arbitrage précision/cohérence là où cet arbitrage est un enjeu pour les scientifiques, compte tenu de leurs objectifs et de leurs contraintes propres. Je vais maintenant développer cette argumentation.

Les plaidoyers en faveur du style simple reposent sur une conception simpliste du langage naturel. On a déjà pu le soupçonner après avoir vu que le style simple est en fait un style très élaboré d'un point de vue cognitif. Mais il y a une illusion bien plus profonde : il y aurait dans le langage naturel une proximité supérieure des mots et des choses. Utiliser le langage naturel pour l'écriture scientifique, ce serait réconcilier les choses et la pensée sur les choses. Ceci est évidemment sans fondement. Tout langage est distant du monde. Oui, le jargon spécialisé et l'écriture scientifique centrée sur ce jargon (style contourné) produisent des déviations nocives et peuvent conduire, à rebours des intentions initiales et au détriment de la qualité scientifique, à « perdre contact » avec les objets étudiés. Mais le langage naturel et le style simple ne sont pas pour autant immunisés contre les mêmes dangers, et peut-être même en comportent-ils d'autres. L'assignation à parler des « gens » plutôt que de variables ou de concepts, par exemple, peut très bien nourrir une forme de foi dans le bon sens ou une croyance dans une réalité unique s'imposant à tous. Billig ou Pinker ne sont sans doute pas à soupçonner de telles dérives, mais d'autres pourraient s'y abandonner.

Et, par ailleurs, en quoi le langage naturel est-il simple ? N'est-il pas familier bien davantage que simple ? Par exemple, là où les scientifiques emploieront plusieurs mots, le langage naturel n'en utilisera qu'un seul. Dans d'autres cas, ce sera l'inverse : les scientifiques regrouperont sous un même vocable une multiplicité de désignations. Qu'est-ce qui est simple ? Utiliser un seul mot ou en utiliser plusieurs ? A l'évidence, il n'y a pas de réponse univoque, indépendante des usages et des objectifs des locuteurs. Quiconque a été spectateur de l'apprentissage du langage par un enfant réalise que le langage naturel peut être, en fait, extraordinairement complexe. C'est cette complexité, et non une simplicité postulée, qui donne au langage naturel sa faculté de rendre compte du monde dans une perspective avant tout pragmatique – permettant aux locuteurs de se parler, de se faire (suffisamment) comprendre, et ainsi de parvenir à leurs fins (en général).

À l'illusion de la simplicité du langage naturel s'ajoute une erreur d'appréciation sur le problème de la précision, ou, dit autrement, sur la question de l'ambiguïté. La condamnation de l'ambiguïté dans le style scientifique est excessive parce qu'elle tient (très classiquement) la précision pour une vertu capitale et pour une exigence fondamentale de l'écriture scientifique. Dans la pratique de la publication scientifique,

ceci n'est vrai qu'en façade. L'exigence première de l'expression scientifique est bien davantage la cohérence que la précision. L'article scientifique est avant tout un chef d'œuvre de cohérence, réalisé sous contrainte de concision. La *check-list* de Patriotta (2017), analysée dans le premier article de cette série (Laroche, 2019), traduit cette exigence de cohérence en termes narratifs, ce qui montre bien que c'est à ce niveau – articulation des différents ingrédients composant une recherche – que se situe l'enjeu majeur pour l'*editor* et les *reviewers* – et par conséquent pour l'auteur. Bien entendu, il existe également une exigence de précision, mais, dans les pratiques, elle est subordonnée à la première. J'avancerai qu'entre cohérence et précision, c'est la précision qui est ajustée, c'est-à-dire desserrée, lorsque les impératifs de cohérence et la contrainte de concision sont « trop » forts (c'est-à-dire pratiquement tout le temps). En d'autres termes, l'ambiguïté est acceptée lorsqu'elle permet d'atteindre le niveau attendu de cohérence. Les définitions faussement précises, les torsions ou extensions que les auteurs leur font subir, les termes semi-techniques, etc., sont autant de moyens d'introduire de manière peu voyante la dose d'ambiguïté nécessaire pour réaliser la cohérence du propos. Cette ambiguïté est certes escamotée par les moyens de l'écriture, car il convient d'être discret. Il se peut qu'elle échappe à l'attention des évaluateurs et des lecteurs. Mais il se peut tout aussi bien qu'elle soit jugée par eux « acceptable ».

Les critiques du style contourné notent que les scientifiques, qui se plaignent de l'ambiguïté du langage naturel, s'accommodent très bien de l'ambiguïté du langage qu'ils ont eux-mêmes forgé. Mais il n'y a là rien de surprenant ni, surtout, de scandaleux. Ce qui semble échapper à Pinker, Billig, Tourish et tous ceux qui raillent avec pertinence les errances engendrées par le style contourné, c'est que l'ambiguïté qui circule dans le langage scientifique est différente de celle qui circule dans le langage naturel. Elle n'est pas « localisée » aux mêmes endroits. C'est l'essence même de la démarche scientifique que de déconstruire et reconstruire, d'aménager un espace où l'enquête peut se faire et la discussion s'instaurer. Comme toute discussion, celle-ci se déroule dans une certaine ambiguïté. L'important est que cette ambiguïté soit productive, qu'elle permette de construire du sens. Le pari de l'entreprise scientifique est que cette ambiguïté installée au sein du monde des concepts, au sein de la langue scientifique, sera plus féconde que celle qui règne au sein du langage naturel. Certes, il règne un flou considérable dans les usages de mots tels que : organisation, pratique, *sensemaking*, discours, innovation, etc. Parfois, ce flou est accepté tel quel dans les articles, notamment lorsque le concept en question n'est pas au cœur de la théorisation proposée. Le plus souvent, le flou est apparemment réduit par l'usage d'une définition (*In this paper, we define... as...*), mais en réalité, la définition n'est pas véritablement respectée. Il y a donc un jeu sur l'ambiguïté, jeu plus ou moins ouvert ou caché.

Cela signifie qu'en général, il ne s'agit pas tant d'une tromperie que d'un arrangement raisonnable. Cependant, comme pour tous les arrangements passés pour des raisons honorables à un moment donné, il est possible qu'ils se perpétuent par un jeu d'intérêts bien compris entre les acteurs d'une communauté scientifique particulière et qu'ainsi, au lieu de représenter un défaut modéré, localisé et temporaire de la recherche dans un domaine, il devienne un défaut important, général et persistant. Pour les membres de la communauté, l'ambiguïté devient alors un outil de protection de l'entre-soi. La reconnaître et la combattre auraient des conséquences trop désagréables parce qu'elle déstabiliserait les positions acquises et mettrait en danger la légitimité scientifique

de la communauté en question. Les dénonciations des critiques du style contourné telles que celles de Billig ou de Tourish sont justifiées lorsqu'elles visent ces excès et ces déviations, mais pas lorsqu'elles traquent toute trace de flou ou d'ambiguïté au nom d'un idéal de précision.

Cela dit, il appartient aux scientifiques de fixer leurs degrés d'exigence sur ces différents critères. Si, pour faire court, nous envisageons l'article scientifique comme une entreprise d'écriture devant concilier cohérence et précision sous contrainte de concision, rien n'interdit de desserrer les contraintes ou de rééquilibrer les exigences. Ma thèse ici est que, à contrainte de concision égale, la cohérence se paie d'un peu d'imprécision (d'ambiguïté). Diminuons l'exigence de cohérence et nous pourrions sans doute élever l'exigence de précision. Nous aurons alors des articles plus rigoureux dans leurs détails mais moins harmonieux dans leur structure et moins convaincants dans l'histoire qui les anime. Relâchons la contrainte de concision et nous pouvons espérer voir les articles progresser sur les deux plans de la cohérence et de la précision. Sans doute ce jeu est-il présenté ici de manière trop mécanique. Il n'y a aucune raison, de plus, de s'interdire de moduler les niveaux d'exigence et les arbitrages entre niveaux en fonction de l'état de développement du savoir sur tel objet ou dans tel domaine. Mais il y a là une voie à explorer, relativement accessible, pour sortir de ce paradoxe qui voit triompher le style contourné honni de tous aux dépens d'un style simple souhaité par tous.

Plutôt qu'un idéal que je crois illusoire, le style simple peut être pris comme un outil de mise à l'épreuve des textes scientifiques. Les évaluateurs seraient incités à « traduire » le texte proposé en style simple. Si le retour au langage naturel, aux petits mots, ne retire rien au savoir produit, alors il est raisonnable de prôner la simplicité plutôt que le style académique usuel (plus ou moins contourné). Si à l'inverse le style simple s'avère inadéquat, appauvrissant, générateur d'ambiguïté excessive, alors le style académique se justifie. Aux auteurs, on pourrait faire des recommandations de ce type : « Essayez d'exprimer votre pensée en langage naturel, avec des « petits » mots plutôt que des grands. Si vous y parvenez, bravo ! Tenez-vous à ce type d'écriture le plus souvent et le plus longtemps possible. Si vous n'y parvenez que partiellement, ajustez votre style en proportion. Si vous n'y parvenez pas du tout, faites faire l'exercice par une personne étrangère à votre discipline. Si cette personne ne parvient pas à produire un texte satisfaisant, alors revenez à votre première version. »

En ce sens, l'appel de Schwartz (2020), répondant à Tourish, à davantage de débats entre domaines et entre disciplines, relève de la même posture. Schwartz invite à développer le

[...] bridge-building and specific engagement with other applied disciplines because this would prompt us to make our writing simpler and more down to earth, as well as forcing us to stay relevant. (Schwartz, 2020)

La simplicité, sous cet angle, n'a pas de vertu en elle-même : elle est un moyen de multiplier les mises à l'épreuve des contributions scientifiques et d'offrir des occasions de sortir des ornières de la spécialisation excessive et des arrangements devenus néfastes et persistants.

À un niveau plus général, on peut aussi envisager une approche plus radicale, où la simplicité serait un mouvement de réforme disciplinaire visant à déconstruire des approches excessivement embourbées, dans l'espoir de les remettre sur une trajectoire plus féconde. Les canulars ont souvent cette ambition (Hynes *et al.*, 2012),

même si leur visée peut être surtout polémique et agressive. On peut imaginer des encouragements, dans les revues, à proposer non pas des canulars, mais des mises à l'épreuve de la simplicité pour des approches ou écoles établies.

Dans tous les cas, il convient d'abandonner les idées qui imprègnent l'idéal de simplicité stylistique et contribuent pour beaucoup à sa séduction : le style simple est un style difficile à acquérir et à pratiquer ; il ne garantit aucunement les qualités attendues d'un texte scientifique, notamment en termes de précision et de cohérence. Il n'en reste pas moins que de nombreux aspects de la critique du style contourné sont pertinents et que le style simple peut présenter des avantages appréciables. Le modèle du style simple apparaît comme un outil susceptible de maintenir une réflexion permanente sur la qualité de l'expression scientifique et, au-delà, sur la qualité de la production scientifique.

Conclusion

Sans doute le problème du langage est-il une conséquence des logiques institutionnelles. Mais ce n'est pas, je pense, la conséquence la plus solidement déterminée. La perpétuation du classement des revues et du comptage des publications l'est infiniment plus. Sur la question du langage, il est possible de trouver des marges d'action pour reconquérir des éléments de liberté et d'identité (pour ceux qui ne s'y retrouvent pas). Les questions d'écriture, dans le sens restreint que j'ai examiné ici, n'ont pas d'enjeu, en elles-mêmes. Le système institutionnel en place demande avant tout des classements et des articles. Il n'a pas d'exigences substantielles sur les formats, le style, etc. Tant que tout le monde, bon gré mal gré, joue à un jeu qui permet les classements et les comptages, le système laissera les détails aux acteurs ou, au moins, acceptera des aménagements. Bien entendu, la pente aujourd'hui établie va dans le mauvais sens. Les gagnants du système vont tendre à le perpétuer. Mais ils peuvent aussi trouver des opportunités ou des attraits à certains changements, ou au moins les tolérer. À ce niveau-là, les choses sont entre les mains des chercheurs – les bureaucrates n'en ont que

faire. Avec un peu d'effort, il est possible de remonter cette pente. En tout cas, cela vaut la peine d'essayer. Sinon, il faut attendre la grande révolution qui mettra à bas le système honni et ouvrira sur un avenir bien sûr radieux ■

Références

- ASQ (2013) "Invitation to Contributors", *Administrative Science Quarterly*, vol. 58, n°2, pp. 309-312.
- Barlow Fiona Kate, Louis Winnifred R. & Hewstone Miles (2009) "Rejected! Cognitions of Rejection and Intergroup Anxiety as Mediators of the Impact of Cross-Group Friendships on Prejudice", *British Journal of Social Psychology*, vol. 48, n° 3, pp. 389-405.



- Biber Douglas & Gray Bethany (2010) "Challenging stereotypes about academic writing: Complexity, elaboration, explicitness", *Journal of English for Academic Purposes*, vol 9, n°1, pp. 2-20.
- Billig Michael (2013) *Learn to Write Badly: How to Succeed in the Social Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Dane Erik (2011) "Changing the Tune of Academic Writing: Muting Cognitive Entrenchment", *Journal of Management Inquiry*, vol. 20, n° 3, pp. 332-336.
- Dumez Hervé (2013) *Méthodologie de la recherche qualitative*, Paris, Vuibert.
- Grey Christopher & Sinclair Amanda (2006) "Writing differently", *Organization*, vol. 13, n° 3, pp. 443-453.
- Hyland Ken (2008) "Genre and Academic Writing in the Disciplines", *Language Teaching*, vol. 41, n°4, pp. 543-562.
- Hynes Maria, Sharpe Scott & Greig Alastair (2012) "Appearing True in the Social Sciences: Reflections on an Academic Hoax", *Journal of sociology*, vol. 48, n°3, pp. 287-303.
- Laroche Hervé (2017) "Mal écrire pour bien publier", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 13, n° 4, pp. 13-30.
- Laroche Hervé (2019) "L'article scientifique et la question du genre", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 15, n° 4, pp. 5-14.
- Laroche Hervé (2020a) "L'article scientifique (2) - Il était une fois IMRAD", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 16, n° 1, pp. 7-20.
- Laroche Hervé (2020b) "L'article scientifique (3) - Au nom du lecteur, l'enjeu de la lisibilité", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 16, n° 2, pp. 7-16.
- Parker Martin (2014) "Writing: What can be said, by who, and where", in Jeanes Emma & Huzzard Tony [eds], *Critical Management Research: Reflections from the Field*, Thousand Oaks, Sage, pp. 211-226.
- Patriotta Gerardo (2017) "Crafting Papers for Publication: Novelty and Convention in Academic Writing", *Journal of Management Studies*, vol. 54, n° 5, pp. 747-759.
- Pinker Steven (2014) "Why Academics Stink at Writing", *Chronicle of Higher Education*, September 26.
<https://www.chronicle.com/article/why-academics-stink-at-writing/>
- Pinker Steven (2015) *The Sense of Style: The Thinking Person's Guide to Writing in the 21st Century*, New York, Penguin Books.
- Pullen Alison, & Rhodes Carl (2008) "Dirty Writing", *Culture and Organization*, vol. 14, n°3, pp. 241-259.
- Rinck Fanny (2010) "L'analyse linguistique des enjeux de connaissance dans le discours scientifique. Un état des lieux", *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 4, n° 3, pp. 427-450.
- Schwarz Gavin M. (2020) "The Enduring Interest Trap in Debating the State of a Field", *Academy of Management Learning & Education*, vol. 19, n° 2, pp. 1-4.
- Swales John M. & Feak Christine B. (2012, 3rd ed.) *Academic Writing for graduate students: Essential Tasks and Skills*, Ann Arbor (MI), University of Michigan Press.
- Sword Helen (2012) *Stylish Academic Writing*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- Tourish Dennis (2019) *Management Studies in Crisis: Fraud, Deception and Meaningless Research*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Tourish Dennis (2020) "The Triumph of Nonsense in Management Studies", *Academy of Management Learning & Education*, vol. 19, n° 1, pp. 99-109.
- Tsui Anne S. (2019) "Responsible research and responsible leadership studies", *Academy of Management Discoveries*, Published Online: 10 Oct 2019<https://doi.org/10.5465/amd.2019.0244>
- Van Maanen John (1995) "Style as Theory", *Organization Science*, vol. 6, n°1, pp. 133-143.